

“ L’Enfant de sable” de Tahar Ben Jelloun

Indiquez dans la case quel est le thème ou les thèmes dont ces extraits nous parlent.

THÈME:

Extraits 6:

Chapitre 3: La porte du vendredi

“Comme tous les enfants de son âge, il accompagnait sa mère au bain maure. Vous savez combien ce lieu nous a tous fortement impressionnés quand nous étions gamins. Nous en sommes tous sortis indemnes..., du moins apparemment. Pour Ahmed ce ne fut pas un traumatisme, mais une découverte étrange et amère. Je le sais parce qu’il en parle dans son cahier. Permettez que j’ouvre le livre et que je vous lise ce qu’il a écrit sur ces sorties dans le brouillard tiède :

« Ma mère mit dans un petit panier des oranges, des œufs durs et des olives rouges marinées dans le jus de citron. Elle avait un fichu sur la tête qui retenait le henné étalé dans sa chevelure la veille. Moi, je n’avais pas de henné dans les cheveux. Lorsque je voulus en mettre, elle me l’interdit et me dit : « C’est réservé aux filles ! » Je me tus et la suivis au hammam. Je savais que nous devions y passer tout l’après-midi. J’allais m’ennuyer, mais je ne pouvais rien faire d’autre. En vérité, je préférais aller au bain avec mon père. Il était rapide et il m’évitait tout ce cérémonial interminable. Pour ma mère, c’était occasion de sortir, de rencontrer d’autres femmes et de bavarder tout en se lavant. Moi, je mourais d’ennui. J’avais des crampes à l’estomac, étouffais dans cette vapeur épaisse et moite qui m’enveloppait. Ma mère m’oubliait. Elle installait ses seaux d’eau chaude et parlait avec ses voisines. Elles parlaient toutes en même temps. Qu’importe ce qu’elles disaient, mais elles parlaient. Elles avaient l’impression d’être dans un salon où il était indispensable pour leur santé de parler. Les mots et phrases fusaient de partout et, comme la pièce était fermée et sombre, ce qu’elles disaient était comme retenu par la vapeur et restait suspendu au-dessus de leurs têtes. Je voyais des mots monter lentement et cogner contre le plafond humide. Là, comme des poignées de nuage, ils fondaient au contact de la pierre et retombaient en gouttelettes sur mon visage. Je m’amusais ainsi ; je me laissais couvrir de mots qui ruisselaient sur mon corps mais passaient toujours par-dessus ma culotte, ce qui fait que mon bas-ventre était épargné par ces paroles changées en eau. J’entendais pratiquement tout, et je suivais le chemin que prenaient ces phrases qui, arrivées au niveau supérieur de la vapeur, se mélangeaient et donnaient ensuite un discours étrange et souvent drôle. En tout cas, moi, ça

m'amusait. Le plafond était comme un tableau ou une planche d'écriture. Tout ce qui s'y dessinait n'était pas forcément intelligible. Mais, comme il fallait bien passer le temps, je me chargeais de débrouiller tous ces fils et d'en sortir quelque chose de compréhensible. Il y avait des mots qui tombaient souvent et plus vite que d'autres, comme par exemple : la nuit, le dos, les seins, le pouce..., à peine prononcés, je les recevais en pleine figure. Je ne savais d'ailleurs quoi en faire. En tout cas je les mettais de côté, attendant d'être alimenté par d'autres mots et d'autres images. Curieusement, les gouttes d'eau qui tombaient sur moi étaient salées. Je me disais alors que les mots avaient le goût et la saveur de la vie. Et, pour toutes ces femmes, la vie était plutôt réduite. C'était peu de chose : la cuisine, le ménage, l'attente et une fois par semaine le repos dans le hammam. J'étais secrètement content de ne pas faire partie de cet univers si limité. Je jonglais avec les mots et ça donnait parfois des phrases tombées sur la tête, du genre : "la nuit le soleil sur le dos dans un couloir où le pouce de l'homme mon homme dans la porte du ciel le rire...», puis soudain une phrase sensée : " l'eau est brûlante..., donne-moi un peu de ton eau froide... ". Ces phrases n'avaient pas le temps d'être soulevées vers le haut par la vapeur. Elles étaient dites sur un ton banal et expéditif ; elles ne faisaient pas partie du bavardage. En fait elles m'échappaient et cela ne me gênait pas du tout.

Que pouvais-je faire avec des phrases vides, creuses, incapables de s'élever et de me faire rêver. Il y avait des mots rares et qui me fascinaient parce que prononcés à voix basse, comme par exemple « mani », « qlaoui », « taboun »... J'ai su plus tard que c'étaient des mots autour du sexe et que les femmes n'avaient pas le droit de les utiliser : « sperme »..., « couilles »..., « vagin »... Ceux-là ne tombaient pas. Ils devaient rester collés sur les pierres du plafond qu'ils imprégnaient de leur teinte sale, blanchâtre ou brune. Il y eut une fois une dispute entre deux femmes à cause d'un seau d'eau ; elles avaient échangé des insultes où ces mots revenaient souvent à voix haute. Là, ils tombèrent comme une pluie et je me faisais un plaisir de les ramasser et de les garder secrètement dans ma culotte ! J'étais gêné et j'avais peur parfois que mon père se chargeât de me laver comme il aimait de temps en temps le faire. Je ne pouvais pas les garder longtemps sur moi car ils me chatouillaient. Lorsque ma mère me savonnait, elle était étonnée de constater combien j'étais sale. Et moi je ne pouvais pas lui expliquer que le savon qui coulait emportait toutes les paroles entendues et accumulées le long de cet après-midi.

Quand je me retrouvais propre, je me sentais nu, comme débarrassé de frusques qui me tenaient chaud. Après j'avais tout le temps pour me promener comme un diable entre les cuisses de toutes les femmes. J'avais peur de glisser et de tomber. Je m'accrochais à ces cuisses étalées et j'entrevois tous ces bas-ventres charnus et poilus. Ce n'était pas beau. C'était même dégoûtant." [...]

[...] "Les hommes parlaient peu ; ils se laissaient envelopper par la vapeur et se

lavai assez rapidement. C'était une ambiance de travail. Ils expédiaient leurs ablutions en vitesse, se retiraient dans un coin sombre pour se raser le sexe, puis s'en allaient. Moi je traînais et je déchiffrais les pierres humides. Il n'y avait rien dessus. Le silence était interrompu par le bruit des seaux qui tombaient ou les exclamations de certains qui éprouvaient un plaisir à se faire masser. Point de fantaisie ! Ils étaient plutôt ténébreux, pressés d'en finir. J'appris plus tard qu'il se passait bien des choses dans ces coins sombres, que les masseurs ne faisaient pas que masser, que des rencontres et retrouvailles avaient lieu dans cette obscurité, et que tant de silence était suspect ! J'accompagnais mon père à son atelier. Il m'expliquait la marche des affaires, me présentait à ses employés et ses clients. Il leur disait que j'étais l'avenir. Je parlais peu. La bande de tissu autour de la poitrine me serrait toujours."
(Ben Jelloun, *L'enfant de sable*, Seuil, 1985, p. 36-39)

Chapitre 3: La porte du vendredi.

" J'allais à la mosquée. J'aimais bien me retrouver dans cette immense maison où seuls les hommes étaient admis. Je priais tout le temps, me trompant souvent. Je m'amusais. La lecture collective du Coran me donnait le vertige. Je faussais compagnie à la collectivité et psalmodiais n'importe quoi. Je trouvais un grand plaisir à déjouer cette ferveur. Je maltraisais le texte sacré.

[.....] Ce fut là que j'appris à être un rêveur. Cette fois-ci je regardais les plafonds sculptés. Les phrases y étaient calligraphiées. Elles ne me tombaient pas sur la figure. C'était moi qui montais les rejoindre. J'escaladais la colonne, aidé par le chant coranique. Les versets me propulsaient assez rapidement vers le haut. Je m'installais dans le lustre et observais le mouvement des lettres arabes gravées dans le plâtre puis dans le bois. Je partais ensuite sur le dos d'une belle prière :

*" Si Dieu vous donne la victoire,
personne ne peut vous vaincre "*

« Je m'accrochais au Alif et me laissais tirer par le Noun qui me déposait dans les bras du Ba. J'étais ainsi pris par toutes les lettres qui me faisaient faire le tour du plafond et me ramenaient en douceur à mon point de départ en haut de la colonne. Là je glissais et descendais comme un papillon. Je ne dérangeais jamais les têtes qui se dandinaient en lisant le Coran. Je me faisais petit et me collais à mon père que le rythme lancinant de la lecture endormait lentement."

*Ben Jelloun, *L'enfant de sable*, Seuil, 1985*